

**Vodka / Tequila
provocant à souhait**

Page 2



**Les trésors
de la Toscane
au menu
estival**

Page 6



**Robert Wolfe,
une rétrospective**

Page 12

Le journal de
l'Université du Québec
à Montréal

L'UQAM

Volume XXXII

Numéro 13

20 mars 2006

Roch Denis sollicite un deuxième mandat

Marie-Claude Bourdon

La semaine de consultation des membres de la communauté universitaire en vue du renouvellement du mandat du recteur Roch Denis commence aujourd'hui. Jusqu'au 27 mars, les professeurs, les cadres, les membres du Conseil, les représentants des chargés de cours, des syndicats, des associations d'employés et d'étudiants de l'UQAM et de la TéléQ, des diplômés et de la Fondation sont appelés à se prononcer pour dire si «oui» ou «non» ils favorisent le renouvellement du mandat du recteur. Contrairement à ce qui se passe dans d'autres universités, c'est sur les résultats de ce vote que s'appuie le comité de sélection pour faire ses recommandations au Conseil d'administration, qui doit ensuite faire entériner sa décision par le gouvernement.

M. Denis a expliqué dans un document disponible sur le site Web de l'Université pourquoi il a décidé de solliciter un second terme. Le recteur y souligne les succès de son premier mandat, principalement en ce qui a trait à la relance de l'Université, et indique les voies qu'il compte privilégier pour donner à l'UQAM les moyens

d'accomplir ses missions. Ce sont sensiblement les mêmes arguments qu'il reprend dans l'entrevue qu'il nous a accordée à l'occasion du scrutin de cette semaine.

«J'avais fait campagne pour la relance de l'Université et, cinq ans plus tard, je pense qu'on peut dire "mission accomplie", dit le recteur. C'est ce qui me fait le plus plaisir.» Au moment où Roch Denis arrivait en poste, en août 2001, l'UQAM sortait d'une vague de compressions à laquelle s'était ajoutée une grave crise de direction. L'Université vivait une période de repli, de malaise et de scepticisme généralisé. «Parmi les conditions que j'ai réunies pour cette relance, il y a eu la constitution d'une équipe d'une exceptionnelle qualité, marquée par la cohérence de sa vision à l'égard des missions fondamentales de l'Université, soit l'accessibilité et la qualité de l'enseignement», souligne le recteur.

Un bien public

Le nombre d'étudiants aux cycles supérieurs a augmenté de 1000 en quatre ans et l'UQAM est cette année la première université au Québec pour le nombre d'étudiants boursiers du CRSH. «C'est la preuve, dit Roch

Denis, qu'on attire des étudiants de qualité soutenus par un personnel de qualité.» Pour lui, l'Université est un service public au sens le plus noble du terme, un véritable bien collectif. «En maintenant cette vision, nous ramons à contre-courant et j'en suis fier», affirme le recteur. Cette volonté d'offrir un service public se traduit aussi dans les engagements de recherche de l'UQAM. «Dans tous les domaines, souligne M. Denis, que ce soit en sciences, en santé, en éducation, en gestion ou en arts, nous mettons l'accent sur l'innovation sociale et la recherche d'intérêt public.»

Si la réputation de l'UQAM n'est plus à faire dans le domaine social, elle se confirme dans le domaine scientifique. Parmi les éléments de son bilan dont il est le plus heureux, le recteur mentionne le déblocage du dossier du pavillon des Sciences biologiques et du Complexe des sciences Pierre-Dansereau. «Ce n'est pas seulement le parachèvement du complexe qui me réjouit, dit Roch Denis, mais aussi, et peut-être surtout, d'avoir posé un geste consacrant l'UQAM comme une grande université des sciences.»

La Campagne majeure de déve-



Photo : Denis Chalifour

Parvenu à la fin de son premier mandat, le recteur Roch Denis demande à la communauté universitaire de lui renouveler sa confiance pour un second terme de cinq ans.

loppement, un autre bon coup de son administration, a permis de dépasser l'objectif de 50 millions de dollars fixé au départ. Un succès révélateur de la nouvelle renommée de l'UQAM: «Les gens ne donnent pas à un canard boiteux, souligne le recteur. Or, l'image de l'UQAM est maintenant celle d'une université forte et dynamique, très présente dans son milieu.»

Parmi les aspects plus sombres de son mandat, Roch Denis mentionne le manque de ressources qui afflige l'UQAM comme les autres établissements d'enseignement supérieur. «Je me désolé du manque de moyens accordés à des gens qui font tant d'efforts pour accomplir leur travail, dit le recteur. Mais ce problème, je ne peux pas le régler seul. C'est pourquoi je me suis battu au cours des dernières années et que je continue aujourd'hui, comme président de la CREPUQ (Conférence des recteurs et principaux des universités du Québec), à mettre toutes mes énergies dans la bataille pour obtenir un réinvestissement dans l'enseignement universitaire et nous sortir de cette impasse.»

Malgré le déficit de quelque 15 millions de dollars auquel l'Université

devra se résoudre cette année, le recteur considère que la situation financière de l'UQAM compte parmi les belles réalisations de son administration. En effet, le déficit accumulé de l'Université a été entièrement résorbé au début de son mandat et la situation financière de l'UQAM, qui avait depuis maintenu l'équilibre budgétaire, figure aujourd'hui parmi les meilleures du réseau universitaire québécois.

Du côté de l'îlot Voyageur

En ce qui a trait à l'îlot Voyageur, le recteur rappelle que «le projet a suscité un concert d'éloges lors de son annonce, au printemps dernier.» Selon lui, le projet, incluant l'édifice à bureaux, est entièrement justifié dans la mesure où il constitue la meilleure façon de donner à l'Université une capacité d'expansion future. «Il faut planifier notre développement à long terme, dit Roch Denis. Trente ans, dans la vie d'une personne, c'est long, mais dans la vie d'une université, c'est un échéancier normal. Si nous n'avions pas élaboré de projet pour ce site, on y aurait retrouvé des condos

Les Citadins sont champions!



Photo : Andrew Dobrowolskyj

Bruno Visotzky-Bernier a été le meilleur compteur de l'UQAM lors de la victoire contre le Rouge et Or, avec 28 points, dont six trois points et six rebonds.

Les Citadins ont vaincu le Rouge et Or de l'Université Laval par la marque de 95-88 en prolongation, le 9 mars dernier, récoltant ainsi le titre de champions québécois en basketball universi-

taire. «C'est une réussite remarquable, qui survient beaucoup plus tôt que prévu», affirme l'entraîneuse Olga Hrycak, qui est à la barre de l'équipe depuis sa création il y a trois ans.

Avec huit recrues, la tâche s'annonçait difficile en début de saison pour les Citadins. «Les joueurs ont su se regrouper et ils ont démontré une belle force de caractère, particulièrement en deuxième moitié de saison», explique Mme Hrycak. Ils ont récolté une fiche de six victoires et dix défaites, terminant au quatrième rang du classement.

Au premier tour éliminatoire, ils affrontaient les puissants (et favoris) Stingers de Concordia, qu'ils ont vaincu 102-90. «Cette victoire nous a motivé et nous a permis de croire en nos chances», analyse l'entraîneuse. En finale à Québec, devant une foule survoltée, les Citadins ont arraché la victoire au Rouge et Or, une équipe qu'ils avaient réussi à battre de justesse (62-60) pour la première fois de leur histoire lors de leur dernier duel en

Suite en page 2 ►

Suite en page 2 ►

Vodka / Tequila au Centre de Design

Angèle Dufresne

Ces deux mots évoquent immédiatement fête et bombance, Russie givrée, Mexique et *mariachis*. Le catalogue de l'exposition *Vodka / Tequila*, œuvre du commissaire Alain Le Quernec, lui-même affichiste majeur des 30 dernières années en France, montre en page couverture une pomme de terre (dont on extrait la vodka) transpercée de clous – tel un Saint-Sébastien végétal! – et ainsi métamorphosée en cactus (dont on extrait la tequila)... Le ton est donné.

La centaine d'affiches politiques, sociales ou culturelles présentées au Centre de design surprend la plupart du temps, provoque, dérange, trouble. C'est voulu. L'affiche non publicitaire n'est pas faite pour lénifier et endormir, a précisé le commissaire Le Quernec, lors d'une conférence très courue à l'École de design, précédant le vernissage du 8 mars dernier.

Les jeunes affichistes mexicain (1) et russes (3) que présentent le Centre de design sont des grands crus, jeunes, audacieux, critiques, qui utilisent tous les procédés artistiques et techniques pour créer des images à l'impact très fort, et ce, malgré des moyens modestes. Ces héritiers des grandes traditions picturales de leur pays ont appris de leurs prédécesseurs. Ils jouent avec les formes, la typo, la couleur, les symboles, les mots. Dans l'affiche sociale ou politique, le message passe beaucoup par les mots. C'est pourquoi, malheureusement, les affiches russes demeurent plus hermétiques que les mexicaines dont on devine plus aisément les mots; sans l'aide des vignettes et du catalogue, le visiteur n'en perçoit que le contenu esthétique ou provocateur, mais pas forcément le sens.

Le projet du commissaire Le Quernec de présenter les quatre affichistes Alejandro Magallanes, Igor



Festival britannique, affiche de Anna Naumova pour le Centre DOM, 2000.

Gurovich, Anna Naumova et Eric Belouousov se comprend aisément quand on a pris connaissance de sa propre production de trois décennies. Les questionnements qu'il a soulevés au cours de sa carrière en France par rapport à l'environnement social, politique et culturel sont les mêmes que

se posent aujourd'hui ses fils et fille spirituels. Sa conférence était à cet égard très éclairante.

Influencé par les affichistes polonais des années 60 et 70 – étonnamment libres dans un régime qui pratiquait pourtant une censure politique sévère –, par la «révolution» des étu-



Disputes des diables, affiche de Alejandro Magallanes, 2001.

dants de 68 où l'affiche était reine, par tous les grands événements qui marquent des ruptures (marées noires en Bretagne, apartheid en Afrique du Sud, guerre en Bosnie, élection de Bush, etc.), il a également pratiqué le dessin de presse pendant de nombreuses années. Sa créativité semble aussi fé-

conde que celle de ses émules russes et mexicain.

D'abord présentée en France à Échirolles (Isère, Rhône-Alpes), l'exposition *Vodka / Tequila* est au Centre de design jusqu'au 16 avril. Entrée libre du mercredi au dimanche, de midi à 18h, 1440 rue Sanguinet, 987-3395 ●

► MANDAT – Suite de la page 1

de luxe dans quelques mois. Au lieu de cela, on en fera un lieu de culture, de savoir et d'éducation, juste en face de la Grande Bibliothèque.»

Quant aux critiques relatives à la hauteur de l'édifice et à l'aménagement des lieux, Roch Denis affirme qu'on y a répondu, notamment en modifiant les plans, en réduisant le nombre de places de stationnement pour les voitures et en créant une gare de vélos intérieure dotée de services, «une première au Canada».

L'Université devrait-elle s'impliquer dans un partenariat public privé (PPP), en assumant tous les risques financiers liés au projet? «Ce qu'on critique dans les PPP, souvent à juste titre, c'est que des infrastructures publiques passent sous le contrôle du secteur privé, répond le recteur. Or, c'est exactement le contraire de ce qu'on veut faire. En ce moment, l'UQAM loue à coup de millions de dollars les espaces qui lui manquent chaque année quand vient le temps d'accueillir ses étudiants. Ce sont des fonds publics qui sont dépensés sans aucune possibilité d'appropriation. Avec Busac, nous établissons un

contrat dans lequel nous nous portons garants d'un emprunt de 260 millions de dollars, mais au bout duquel nous devenons propriétaires des lieux. Autrement dit, un lieu privé deviendra public!»

Il est normal qu'un projet de cette envergure suscite le débat, affirme le recteur, et il partage l'opinion de ceux qui prétendent que les consultations publiques à son sujet n'auraient pas dû avoir lieu en plein mois de juillet. «Mais le choix des dates de consultation ne relevait pas de l'UQAM, dit-il. Cette question, il faut la poser aux autorités municipales.»

Un processus permanent

«L'histoire d'une institution, c'est un processus permanent, dit Roch Denis. Il reste encore beaucoup à accomplir.» Au sujet du rattachement de la Téluc à l'UQAM, il souligne que les conditions ont été mises en place pour que les choses se fassent, «sans rien brusquer et sans forcer personne.» Selon lui, il faut se tourner vers l'avenir pour comprendre l'ampleur de ce projet. «Le rattachement de nos deux universités va favoriser l'accessibilité

aux études ici et à l'international, dit Roch Denis avec enthousiasme. De ce côté, les perspectives sont extrêmement favorables.»

D'ici la fin de son mandat, il compte faire adopter la nouvelle Politique facultaire, qui a fait l'objet d'énormément de consultations et d'un travail minutieux de la Commission des études. «On ne peut pas être constamment à l'étape de projet, remarque le recteur. Il faut maintenant mettre la Politique à l'épreuve de la réalité.»

Au cours de son premier mandat, l'ex-président du syndicat des professeurs s'est assuré d'un climat de travail favorable en négociant avant leur échéance toutes les conventions collectives. Il veut continuer dans cette voie, en commençant par améliorer les conditions de vie au travail des employés, notamment en favorisant la conciliation travail-famille-études et en oeuvrant à la revalorisation de l'enseignement. «Je veux qu'on soit fier d'enseigner dans cette maison», dit-il.

Le recteur mentionne qu'une grande consultation est en cours visant à déterminer les actions à entreprendre en vue d'une meilleure harmonisation

entre la recherche et l'enseignement. Ainsi, il souhaite que la sphère de la recherche pénètre davantage celle de l'enseignement, dès le premier cycle. «Partout dans le monde, l'université est tiraillée entre ses missions de recherche et d'enseignement, observe le recteur. Il ne faut pas que ces univers évoluent en parallèle, mais qu'ils puissent s'imbriquer pour assurer la qualité de la formation que nous offrons à nos étudiants tout en permettant à l'université de jouer pleinement son rôle de moteur de développement pour la société.» ●

► CITADIN – Suite de la page 1

saison régulière, le 17 février dernier.

Au moment d'aller sous presse, les Citadins prenaient part au Championnat interuniversitaire canadien à Halifax en Nouvelle-Écosse. Gagne ou perd, la coach Hrycak est particulièrement fière de ses «petits» gars : «Nous faisons maintenant partie des meilleurs au pays et nous souhaitons poursuivre dans la même foulée l'an prochain.»

L'UQAM

Le journal *L'UQAM* est publié par le Service des communications, Division de l'information.
Directeur des communications
Daniel Hébert
Directrice du journal
Angèle Dufresne
Rédaction
Marie-Claude Bourdon, Anne-Marie Brunet, Pierre-Etienne Caza, Dominique Forget, Claude Gauvreau
Photos
Nathalie St-Pierre
Conception de la grille graphique
Jean Gladu, designer
Infographie
Service des communications
Division de la promotion institutionnelle
Publicité
Catherine Levasseur
Communications Publi-Services Inc.
(450) 227-8414, poste 303
Impression
Payette & Simms (Saint-Lambert)
Adresse du journal
Pavillon WB-5300
Téléphone : 987-6177 • Télécopieur : 987-0306
Adresse courriel
journal.uqam@uqam.ca
Versión Web du journal
www.journal.uqam.ca/
Dépôt légal
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0831-7216
Les textes de *L'UQAM* peuvent être reproduits, sans autorisation, avec mention obligatoire de la source.
UQÀM
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville, Montréal
Québec H3C 3P8

Un vaste projet d’efficacité énergétique débutera cet été sur le Campus central

Angèle Dufresne

L’annonce récente de la hausse des tarifs d’électricité au Québec ne rend que plus urgente la mise en marche du vaste projet d’efficacité énergétique approuvé par le Conseil d’administration de l’UQAM à la fin de l’automne. Le budget d’exécution de ces travaux qui commencent dès cet été est de l’ordre de 7,9 millions \$.

La modernisation de l’éclairage et l’amélioration du rendement des systèmes de chauffage, de ventilation, de conditionnement d’air et de production d’eau chaude, ainsi que le remplacement de six refroidisseurs et tours d’eau des pavillons du campus central permettront de faire des économies annuelles d’au moins 770 000 \$, grâce à des réductions de consommation d’énergie de 17 %.

C’est le Service des immeubles et de l’équipement (SIE) et son directeur M. Gabriel Roux qui sont les maîtres d’œuvre du projet. L’Agence d’efficacité énergétique du Québec a déjà consenti une aide financière de 28 000 \$ au projet par le prêt de service d’un de ses conseillers, l’ingénieur Michal Zaczekiewicz, pour amorcer le programme d’amélioration de la consommation d’énergie des installations électromécaniques. L’exécution des plans et devis a été confiée à deux firmes d’ingénierie : BPR et BPA.

Subventions importantes

Au terme des études d’impact, l’UQAM a pu négocier des subventions importantes auprès d’organismes tels Hydro-Québec et Gaz Métropolitain. Le projet bénéficie également de l’appui de l’Office de l’efficacité énergé-

tique de Ressources naturelles Canada qui a accordé une subvention cumulative de 275 000 \$ pour la mise en place d’un programme d’amélioration d’efficacité énergétique et la réalisation du projet. Jusqu’à présent, 303 000 \$ ont été accordés par les différents partenaires. La contribution d’Hydro-Québec atteindra plus de 1 million de dollars.

Outre l’efficacité énergétique, plusieurs autres objectifs sont aussi visés par cet immense projet, notamment la modernisation des systèmes existants de façon à mieux répondre aux normes; l’implantation de technologies modernes et efficaces assurant plus de confort; une meilleure qualité de l’air; et la diminution des coûts d’entretien et de réparations. Certains équipements en place depuis plus de 30 ans manquent de plus en plus de fiabilité.

Toute panne majeure occasionnerait de graves répercussions sur le fonctionnement des pavillons et sur la sécurité et le confort des usagers du Campus central, estime le directeur des SIE, Gabriel Roux.

Éclairage modifié partout

Les travaux commenceront dès l’été 2006, se poursuivront à l’automne et l’hiver prochains et devront être terminés en septembre 2007. L’éclairage fluorescent et au mercure de tous les locaux des pavillons du campus principal (les pavillons A, J, R, D, F, U, DE, N et W) sera modifié, ce qui permettra de faire des économies de l’ordre de 6, 5 millions de kWh. Le remplacement du système de contrôle centralisé qui est aujourd’hui tellement désuet qu’il n’est plus supporté par le manufacturier, redonnera fiabilité et sécurité à l’UQAM, diminuera les coûts d’entretien et apportera des économies de 1,9 million de kWh. Le remplacement de six refroidisseurs et tours

d’eau (système de climatisation) est également nécessaire pour respecter la réglementation sur les halocarburés dommageables à l’environnement et permettra de réduire la consommation d’énergie de 1,6 million de kWh.

Chaque geste compte

Le Service des immeubles et de l’équipement, appuyé par le Comité institutionnel d’application de la Politique environnementale, compte sur les différents services de l’UQAM, notamment le Service des communications, pour l’aider à sensibiliser les employés et les étudiants à l’importance d’utiliser l’énergie plus efficacement pour prévenir la sur-utilisation et le gaspillage. Il est convaincu de pouvoir promouvoir l’idée auprès de la communauté universitaire que des mesures prises individuellement peuvent changer les choses («chaque petit geste compte») et que de nouveaux comportements peuvent réduire les coûts d’énergie ●

John Saul à l’UQAM

Claude Gauvreau

En affirmant que la globalisation est une «idéologie en train de mourir», le romancier et essayiste canadien John Saul n’hésite pas à prendre le contre-pied de tous les discours sur l’inévitabilité et les bienfaits de la mondialisation. «J’ai bâti ma carrière d’écrivain en allant à contre-courant des idées reçues. Sinon, ça ne vaut pas la peine d’écrire», déclare-t-il.

À l’occasion de la parution chez Payot de son dernier essai, *Mort de la globalisation*, l’Institut d’études internationales de Montréal a invité John Saul à donner une conférence publique à l’UQAM, le 23 mars à 19 h, à la salle Marie-Gérin-Lajoie.

Depuis son apparition dans les années 70, rappelle M. Saul, les prophètes de la globalisation n’ont pas cessé de proclamer les deux «vérités» du néo-libéralisme : on ne peut arrêter ce mouvement et toutes les sociétés sont organisées autour d’un seul élément, l’économie. «On nous a demandé d’y croire et nous y avons cru», dit-il.

Selon l’écrivain, tout montre que la globalisation s’estompe. «Ceux qui naguère déclaraient que les États-nations devaient se soumettre aux forces économiques clament aujourd’hui qu’on doit les renforcer pour faire face au désordre militaire global. Les économistes sont même divisés pour savoir s’il faut alléger ou renforcer les contrôles sur les marchés de capitaux. Enfin, des États-nations de plus en plus forts, comme le Brésil et l’Inde, mettent au défi les idées reçues sur l’économie globale.»

La globalisation a permis une forte croissance du commerce international, mais elle n’a pas rempli ses promesses de prospérité, de bien-être et d’équilibre, souligne John Saul. «Selon les chiffres de l’OCDE, la croissance lors des dernières décennies a été mé-



L’essayiste et romancier John Saul.

diocre, ou moyenne dans le meilleur des cas. En fait, la pauvreté s’est accrue un peu partout. Il y a 30 ans, on ne voyait pas de sans-abris dans les rues des grandes villes comme Montréal ou Toronto.»

Face aux dangers que représentent le retour du populisme et des discours racistes, ainsi que la propagation du cynisme au sein de la population, John Saul parie sur notre aptitude à choisir et aussi sur le monde vers lequel ces choix pourraient nous mener. «Cela signifie que nous avons le pouvoir de choisir la direction à prendre dans l’espoir de rendre la société

meilleure.»

Rappelons que John Saul, né à Ottawa en 1947, a obtenu un doctorat en économie et en science politique du King’s College de l’Université de Londres. Auteur de plusieurs ouvrages, dont *Les bâtards de Voltaire : la dictature de la raison en Occident* et *La civilisation inconsciente* (Prix littéraire du gouverneur général et Prix Gordon Montador), il est aussi Compagnon de l’Ordre du Canada et Chevalier des Arts et des Lettres de France. L’UQAM et six autres universités canadiennes lui ont décerné un doctorat honorifique ●

PUBLICITÉ

Les diams du Québec

Dominique Forget

«**F**aux comme diamants du Canada.» Le proverbe est né à l’époque de Jacques Cartier, alors que les explorateurs avaient confondu le quartz du cap Diamant avec le plus précieux des minéraux. Il y a 10 ans encore, l’expression tenait encore la route, mais aujourd’hui il faut la reléguer aux oubliettes. Depuis le début de l’exploitation des gîtes diamantaires dans les Territoires du Nord-Ouest, en 1998, le Canada s’est approprié 30 % du marché mondial. La qualité des diamants trouvés dans le nord du pays est telle que les trois plus grands joueurs internationaux – De Beers, Ashton et BHP – scrutent tous les profondeurs du bouclier canadien en pensant que d’ici 10 ans, le pays aura surclassé la Russie et l’Afrique du Sud pour devenir le premier exportateur mondial de diamants.

Au Québec, une première mine exploitée par Ashton et SOQUEM (une filiale de la Société générale de financement) devrait ouvrir d’ici quelques années, près des monts Otish, à 250 kilomètres au nord de Chibougamau. «Il y a 20 ans, les géologues n’auraient jamais pensé chercher des diamants à cet endroit», note Normand Goulet, professeur au Département des sciences de la Terre et de l’atmosphère de l’UQAM et spécialiste en géologie structurale au sein d’un réseau interuniversitaire de recherche intitulé Diversification de l’exploration minière au Québec (DIVEX).

Le professeur Goulet est le premier à avoir trouvé un diamant sur le territoire du Québec. «C’était au début des années 1990, raconte-t-il, dans les monts Torngat, à l’est de la baie d’Ungava. La découverte s’est produite par hasard. En regardant des échantillons de roches au microscope électronique, mon étudiant et moi avons trouvé des carbones ultra-purs. Nous étions sidérés.» L’exploitation de ce gisement, très isolé, ne serait peut-être pas rentable. Cependant, la trouvaille du professeur a incité les prospecteurs à sonder le sol de la belle province, d’où la découverte du gisement dans les monts Otish.

Une effervescence extraordinaire

Les nouvelles méthodes d’échantillonnage et de cartographie, beaucoup plus raffinées depuis quelques années, facilitent le travail des prospecteurs. On se sert notamment d’avions qui volent à moins de 100 mètres de la Terre et qui envoient des ondes puissantes dans le sol. Les scientifiques évaluent comment ces ondes se propagent dans les profondeurs de la Terre, ce qui leur donne de bonnes indications de la composition du sous-sol.

Ce genre d’outil dont tire profit le réseau DIVEX ne sert pas qu’à repérer des diamants, mais toute structure ou formation minéralogique hors de l’ordinaire. «Au Québec, en ce moment, ça explose dans tous les sens, indique Normand Goulet. La demande qui provient d’Asie et tout particulièrement de la Chine a complètement bouleversé le marché des métaux. Le prix de l’acier a triplé en cinq ans, à tel point que les



Photo : Michel Giroux

Normand Goulet, professeur au Département des sciences de la Terre et de l’atmosphère.

vieilles mines de fer de Shefferville pourraient à nouveau devenir rentables et rouvrir leurs portes. On vit une période d’effervescence extraordinaire et les chercheurs tout comme les compagnies privées sondent le terrain un peu partout.»

Pour sa part, le professeur Goulet part à la conquête de nouveaux territoires chaque été. Il pilote son propre Piper, qu’il a construit à partir des pièces d’un avion accidenté, pour se rendre aux quatre coins du Québec. Il cherche de l’or, du nickel, du cuivre, du zinc ou d’autres diamants qui pourraient se cacher dans les failles de la croûte terrestre. «Évidemment, mes budgets de recherche ne me permettent pas de faire des forages, mais je lance des idées et tente de convaincre les compagnies d’embarquer lorsque la piste est prometteuse.»

Faire prospérer les ressources

À ses étudiants qui s’opposent à l’exploitation de nouveaux gisements pour des raisons environnementales, le professeur répond avec passion et conviction. «Pour construire une auto hybride, il faut 50 kilogrammes de cuivre de plus que pour une auto normale. Où va-t-on le prendre? Devrait-on envoyer les usines de fusion en Afrique pour ne pas polluer chez nous? Le syndrome *pas dans ma cour*, je ne marche pas là-dedans.» Il argue aussi que les procédés d’exploitation sont beaucoup moins polluants qu’ils ne l’étaient auparavant.

En fait, le professeur croit fermement à l’importance de l’industrie minière pour assurer la prospérité économique du Québec. «Il faut attirer les investisseurs étrangers pour générer de l’emploi pour nos jeunes, soutient-il. C’est pratiquement essentiel si on veut garder les régions ouvertes.»

Au milieu des années 1990, le géologue a lui-même mis sur pied des colonies de vacances scientifiques pour les Inuits dans les monts Torngat. «J’ai fait venir des amis biologistes, physiciens, archéologues qui amenaient les jeunes faire des expériences sur le terrain. Moi, je leur enseignais les bases du pilotage et de la prospection minéralogique. Aujourd’hui, je retrouve plusieurs anciens élèves dans les équipes du ministère des Ressources naturelles. Les jeunes, tout comme notre environnement, abritent un potentiel fantastique. Dans les deux cas, il faut le faire prospérer.» ●

PUBLICITÉ

Le CIRST fête ses 20 ans cette année

Claude Gauvreau

Ses chercheurs ont obtenu plusieurs prix et distinctions et ses nombreuses recherches, tant fondamentales qu’appliquées, lui ont valu une renommée qui dépasse les frontières du Québec. Il s’agit, bien sûr, du Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie (CIRST), le plus important regroupement de chercheurs dans ce domaine au Canada, qui célèbre cette année son vingtième anniversaire.

«Les travaux des chercheurs du CIRST ont contribué à éclairer les débats et à informer les décideurs politiques sur les grands enjeux sociaux, économiques, politiques et culturels de la science et de la technologie», affirme Pierre Doray, directeur du Centre et professeur au Département de sociologie. Actuellement, ses recherches s’ordonnent autour de trois grands axes : l’analyse du développement scientifique et technologique, l’analyse socioéconomique et la gestion des technologies et l’analyse sociopolitique des usages et des incidences des technologies.

Confronter le discours à la réalité

Créé à l’UQAM, le CIRST rassemble une quarantaine de chercheurs et plus de 60 étudiants des cycles supérieurs provenant d’une douzaine d’institutions et de plusieurs disciplines : histoire, sociologie, sciences économiques, philosophie, science politique, management et communications. Soutenu par l’UQAM, l’Université de Montréal, l’Institut national de la recherche scientifique et l’Université de Sherbrooke, le CIRST est aussi devenu, depuis 1997, un regroupement stratégique du Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC).

L’originalité du CIRST, explique son directeur, tient d’abord à son caractère multidisciplinaire qui facilite la confrontation et l’apport de différents points de vue. «Nous sommes aussi des chercheurs qui, tout en ayant des prétentions théoriques, appuyons constamment nos travaux sur des matériaux empiriques, qu’il s’agisse du développement des entreprises de biotechnologies, des politiques scientifiques, de la philosophie des sciences ou des théories économiques.»

Ce qui caractérise également les membres du CIRST, c’est leur volonté de confronter les discours à la réalité des pratiques sociales. En 1996, par exemple, l’OCDE soutenait que les sociétés occidentales s’étaient transformées en *sociétés du savoir* et des économistes et autres *think tanks* ont affirmé que le capital immatériel était devenu de plus en plus important dans la production des biens et services, rappelle M. Doray. «Il ne s’agit pas de nier la place prise par le savoir dans l’économie et la société en général, mais les tendances sociales doivent être observées sur une longue période. Il faut prendre une distance critique, interroger les présupposés de ces procédés rhétoriques, comprendre comment ils sont socialement produits et comment les politiques



Photo : Nathalie St-Pierre

Pierre Doray, directeur du Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie (CIRST).

gouvernementales s’appuient sur eux pour prescrire une ligne de conduite.»

«On peut se demander, poursuit-il, où est la nouvelle *société du savoir* quand on sait que les inégalités d’accès à l’enseignement supérieur demeurent fortes et que les processus

d’appropriation des connaissances n’ont pas radicalement changé depuis plusieurs années.»

Une excellence reconnue

Le CIRST, rappelons-le, est né en 1986 de la fusion de deux centres de re-

Un lieu de formation stimulant

- Le CIRST joue également un rôle important en matière de formation en offrant aux étudiants un milieu de recherche stimulant. Ces derniers sont nombreux à s’impliquer dans ses activités en tant qu’assistant de recherche ou dans le cadre de la rédaction de leur mémoire de maîtrise et de leur thèse de doctorat, sans compter qu’ils peuvent participer aux différents séminaires et colloques organisés sur une base régulière par le Centre;
- Avec la Faculté des sciences humaines, le CIRST a été associé à la création et à la gestion de programmes d’études uniques en leur genre au Québec : le baccalauréat, le certificat, la majeure et la mineure en sciences, technologies et société;
- Depuis quelque temps, le Centre travaille à la mise sur pied d’une maîtrise et d’un doctorat en Sciences, technologies et société, deux projets qui devraient voir le jour prochainement.

cherche de l’UQAM, créés grâce au Programme des actions structurantes du ministère de l’Éducation du Québec, raconte Pierre Doray. «L’idée, au départ, était de constituer un noyau de chercheurs qui s’intéressaient aux aspects sociaux des sciences et des technologies et qui étaient plus ou moins éparpillés dans différentes institutions.»

Si deux thèmes de recherche orientaient les travaux du CIRST à ses débuts, les perspectives se sont élargies au fil des ans, poursuit M. Doray. Aujourd’hui, les activités des chercheurs se concentrent autour des questions de la production et de la diffusion des savoirs, d’analyse et d’évaluation des cadres institutionnels de la recherche, d’innovation, de technologie et entreprises et d’articulation entre science, technologie, éducation et formation. «Au cours des prochaines années, nous envisageons également de développer l’histoire des sciences sociales, telles que les sciences éco-

nomiques et la sociologie», ajoute-t-il.

Outre la reconnaissance du CIRST comme regroupement stratégique par les organismes subventionnaires de la recherche au Québec, le fait que cinq de ses membres aient obtenu une Chaire de recherche du Canada témoigne de l’importance et de l’excellence de ses travaux.

Enfin, la création, en 1997, de l’Observatoire des sciences et des technologies fut une autre étape importante dans l’histoire du CIRST, souligne Pierre Doray. «Cela a favorisé le développement d’un axe de recherches appliquées et le transfert de connaissances vers les acteurs du milieu.» L’Observatoire a construit, en effet, plusieurs banques de données permettant de mettre au point des indicateurs de l’évolution de la recherche scientifique (publications, brevets, subventions, contrats) et de faire des études quantitatives sur la dynamique du système de recherche, tant canadien que québécois •

Les jeux vidéo bientôt dans les salles de classe?

Dominique Forget

Pour plusieurs parents, enseignants ou direction d’école, les jeux vidéo sont une plaie qui ne demande qu’à être cautérisée. Pendant que les enfants engloutissent des heures à se battre contre des ennemis imaginaires, rivés devant l’écran, les adultes lèvent les yeux au ciel et subissent le vacarme abrutissant qui s’échappe du téléviseur ou de l’ordinateur. Un réseau de chercheurs pancanadien, mené par Louise Sauvé de la Télug et David Kaufman de l’université Simon Fraser, veut renverser la vapeur. Le groupe ne cherche pas à sabrer la popularité des jeux vidéo. Au contraire, les chercheurs comptent tabler sur l’engouement actuel pour mettre au point des jeux qui profiteront autant aux jeunes qu’aux éducateurs.

Le réseau baptisé «Simulation and Advanced Gaming Environments (SAGE) for Learning», traduit en français par «ApprentisSAGE par les jeux et les simulations», regroupe 26 chercheurs universitaires affiliés à 14 institutions, spécialisés dans des domaines aussi variés que l’éducation, la psychologie cognitive, l’informatique, la communication ou les technologies multimédias. Leur objectif commun : se servir des jeux vidéo pour enseigner diverses connaissances dans le do-



Photo : SAVIE

Des enfants ont testé le jeu *Concentration* sur la nutrition, mis au point par SAVIE/SAGE.

maine de la santé.

«Le marché des jeux vidéo représente des milliards de dollars et ne cesse de croître», note Louise Sauvé, co-chercheuse principale du réseau et directrice du Centre de recherche sur l’apprentissage à vie (SAVIE), une corporation sans but lucratif fondée en 1995 afin de développer le potentiel

des TIC comme outil d’enseignement et d’apprentissage. «Pour l’instant, on estime que seulement 2 % des jeux vidéo ont des visées éducatives. Mais le potentiel est énorme et les chercheurs du réseau SAGE comptent bien l’exploiter.» Les chercheurs croient que les jeux vidéo éducatifs pourraient s’avérer particulièrement profi-

tables pour les garçons, que l’école a du mal à intéresser.

Un jeu en moins d’une heure

Parmi les prototypes développés jusqu’à maintenant se trouve le jeu *Contagion*, destiné aux enfants de 9 à

Suite en page 9 ►

Au cœur de la Renaissance italienne

Claude Gauvreau

Après Berlin et la Grèce, une vingtaine d’étudiants de l’UQAM auront la chance extraordinaire de participer, en mai et juin prochains, à une nouvelle école internationale située dans l’une des plus passionnantes régions d’Europe : la Toscane.

Centrée sur Florence, chef-lieu de la Toscane, et sur le village de San Gimignano, l’école offrira deux cours crédités d’histoire de la Renaissance italienne, au cours d’une période de huit semaines. Elle fournira également aux étudiants un accès à d’autres villes, comme Pise, Sienne ou Ferrare, qui possèdent des églises et des monuments d’une grande valeur architecturale et artistique.

« Cette école n’aurait jamais existé sans les contacts déjà établis dans la région par différents professeurs de l’UQAM, explique Pierrick Malissard, agent de recherche au Service des relations internationales. Nous souhaitons nous implanter en Toscane et

créer éventuellement d’autres écoles où des professeurs provenant de divers horizons disciplinaires – histoire, philosophie, histoire de l’art, sciences de la gestion – pourront donner des cours en rotation. »

Un musée en soi

Si le texte demeure l’outil de base pour appréhender l’histoire, les apprentissages sur le terrain, qui sollicitent tous les sens, demeurent irremplaçables, affirme la professeure Lyse Roy du Département d’histoire, qui a été choisie pour enseigner à la nouvelle école.

« Suivre des cours d’histoire de la Renaissance dans la région même qui a vu naître l’humanisme et certains des plus grands artistes et penseurs occidentaux, représente une expérience unique pour les étudiants, dit-elle. L’architecture civile et religieuse de la Toscane, les collections de ses musées et de ses bibliothèques, et son paysage urbain, sont d’une richesse inestimable pour l’étude cette période.

Florence, notamment, est un véritable musée en soi et l’une des villes les plus appréciées d’Europe pour la valeur de son patrimoine artistique et la beauté de ses monuments. »

Pour les trois premières semaines, l’école sera installée dans une villa du XVI^e siècle où se donneront les cours magistraux, la Villa Finaly, située sur une colline qui domine Florence. Ayant été transformée en centre de congrès, la villa abrite un matériel technologique des plus modernes (prises Internet, vidéo projecteur avec tableau interactif, console d’enregistrement, etc.), souligne Pierrick Malissard. Elle dispose également de 18 chambres individuelles ou doubles avec de grandes fenêtres donnant sur des jardins.

Après Florence, l’école déménagera ses pénates à San Gimignano, petit îlot au milieu de la campagne, dans la province de Sienne. Cette cité, où se concentrent toutes les structures de la vie urbaine naissante, offre un témoignage exceptionnel de la civilisation médiévale et des débuts de la Renaissance. La municipalité de San Gimignano reçoit chaque année plus de 3 millions de touristes pressés, rappelle M. Malissard. Elle est davantage intéressée par le tourisme académique qui favorise la tenue de colloques et, surtout, des séjours prolongés d’étudiants et de professeurs.

Les grandes figures de la Renaissance

Les cours et expéditions sur le terrain permettront aux étudiants d’acquérir des connaissances générales sur l’histoire de la Renaissance en Italie et d’autres plus spécifiques sur l’émergence d’un monde urbain. Le premier cours examinera les fondements médiévaux de la Renaissance et l’humanisme triomphant des XV^e et XVI^e siècles, dans ses manifestations tant



Photo : Anne-Marie Brunet

Vue typique du village de San Gimignano.

esthétiques, philosophiques et religieuses, que scientifiques et politiques, précise Lyse Roy. « L’objectif est de familiariser les étudiants avec les principaux événements, courants de pensée, mouvements sociaux et personnages majeurs, de Pétrarque à Galilée, qui ont forgé l’histoire de l’Italie à cette époque et permis à sa civilisation de rayonner sur l’ensemble de l’Europe. »

Le deuxième cours permettra de comprendre la société italienne de la Renaissance à partir de ses formes spatiales urbaines et de percevoir ses murs, ses rues, ses places publiques et ses bâtiments comme autant d’élé-

ments d’identification et d’unification.

Lyse Roy est consciente du défi pédagogique que représente une telle expérience. « Mon public ne sera pas composé uniquement d’étudiants rompus aux rudiments de l’histoire et il y aura beaucoup de matière à absorber en peu de temps, raconte-t-elle. Je suis enthousiaste, pleine d’énergie et, chose certaine, je n’aurai pas besoin d’apporter mes acétates sur les monuments et les œuvres d’art de la Toscane. Nous n’aurons qu’à marcher dans les rues et à regarder par les fenêtres de la classe pour les contempler. » ●

Retour de Molyvos...

Claude Gauvreau

Native de Jonquièrre, elle a fait l’été dernier son premier voyage en Europe... une expérience qui l’a transformée. Étudiante à la maîtrise en communication, Sarah Déraps faisait partie de la vingtaine d’étudiants de l’UQAM qui ont participé à la première université d’été à Molyvos, petit village situé sur l’île de Lesbos en Grèce.

« Depuis mon retour, je n’ai pas cessé de lire sur la Grèce et d’écouter de la musique grecque. Et aujourd’hui, je connais tous les cafés et restaurants grecs du centre-ville de Montréal », dit-elle en riant.

Sarah, qui n’apprécie pas particulièrement les voyages à caractère trop touristique, cherchait une façon de voyager lui permettant d’avoir des contacts avec la population locale, de s’enrichir culturellement et d’acquérir

des connaissances. L’école d’été à Molyvos lui a donné tout ça.

Des découvertes intellectuelles...

Difficile d’étudier et de travailler quand la mer est à nos pieds et que la chaleur est intense, confie Sarah. « Mais nous étions là pour apprendre et découvrir. Le cours de Gina Stoiciu sur les communications interculturelles nous a permis d’aborder les différences de culture dans la manière d’établir un rapport à l’espace et au temps et dans la façon de percevoir l’autre, avec nos préjugés et nos stéréotypes. »

Dans le cours sur les grandes figures intellectuelles du monde antique, dispensé par Georges Leroux, Sarah a découvert toute la richesse de la tragédie et de la mythologie grecques à travers leurs héros. « J’ai compris à quel point le mode de vie des Grecs est tributaire de cette histoire. La capaci-



Les étudiants de l’UQAM à Molyvos, sur l’île de Lesbos en Grèce.

té qu’ils ont à exprimer leurs émotions et leurs sentiments, leur caractère extraverti, sont lié aux cris d’Antigone et aux pleurs d’Œdipe », explique-t-elle.

C’est aussi au cours de ce voyage qu’elle a saisi combien était importante

l’influence exercée par la civilisation grecque sur notre culture. « Le thème de la mort, très présent dans la tragédie grecque, a déclenché chez moi une réflexion sur le sens de la vie. La lecture d’*Antigone* de Sophocle, que tous

les étudiants en droit devraient étudier, m’a conduit à me questionner sur les fondements de la justice.

À quand la fin de l’impunité?

Marie-Claude Bourdon

Lors du dépôt des 51 chefs d’accusation contre Vincent Lacroix, p.-d.g. de Norbourg, le p.-d.g. de l’Autorité des marchés financiers, Jean Saint-Gelais, a insisté sur l’importance d’obtenir une sanction exemplaire pour celui qu’on soupçonne d’avoir détourné 130 millions de dollars des fonds placés sous sa responsabilité. Aux États-Unis, l’ancien p.-d.g. de Tyco, Dennis Kozlowski a été condamné à une peine de 25 ans de prison pour avoir détourné quelque 600 millions de dollars des caisses de l’entreprise. De même, Bernard Ebbers, l’ex-p.-d.g. de Worldcom, a reçu une sentence de 25 ans de prison pour conspiration et fausses déclarations financières. Au Canada, une peine d’une telle sévérité serait une première.

«Quand les scandales ont éclaté aux États-Unis, on disait de ce côté-ci de la frontière qu’il n’y avait pas de problèmes de cette ampleur au Canada», dit Ahmed Naciri, professeur au Département des sciences comptables et spécialiste des questions de gouvernance. Depuis, le discours a changé. Les nouvelles mesures américaines adoptées en 2002 dans le cadre de la loi Sarbanes-Oxley et qui obligent notamment les hauts dirigeants à signer des attestations de leurs états financiers, ont d’ailleurs été en grande partie copiées dans les lois canadiennes, affirme le professeur de l’ESG. Mais, jusqu’à maintenant, cela n’a pas suffi à renverser la perception selon laquelle les lois canadiennes sont inefficaces pour arrêter les malversations financières. «En matière de crimes économiques, la faiblesse de notre système de justice est notoire : le Canada a la réputation d’une véritable passoire», écrivait récemment dans *La Presse* l’éditorialiste Michèle Boisvert.

La plupart des grandes entreprises canadiennes, cotées à la bourse de New York, sont soumises à la loi américaine. Ainsi, la compagnie Nortel, accusée de manipulations comptables, vient de conclure aux États-Unis une entente visant à régler les deux importants recours collectifs intentés contre elle par ses actionnaires. Ce qui fait dire à certains qu’il est plus facile d’engager une poursuite contre une entreprise canadienne aux États-Unis qu’au Canada.

Une opération fastidieuse

«Il y a aux États-Unis une culture du recours beaucoup plus poussée qu’au Canada», nuance la juriste Andrée De Serres, professeure au Département de stratégie des affaires de l’ESG et également spécialiste des questions de gouvernance et d’éthique. Entreprendre un recours collectif contre une compagnie soupçonnée de malversations est une opération extrêmement fastidieuse et coûteuse. Aux États-Unis, explique-t-elle, un bureau d’avocats se saisira d’une cause et prendra contact avec différents fonds de placement pour tenter d’en convaincre un d’être le leader du recours. Au Canada, où le marché est beaucoup plus petit et tout le monde connaît tout le monde,



Ahmed Naciri

cela s’avère beaucoup plus difficile. «Pour les gestionnaires de fonds de placement, soumis d’abord et avant tout à l’exigence du rendement, il n’y a aucun incitatif financier à engager des dépenses dans un tel recours, précise Andrée De Serres. Plutôt, ils préfèrent vendre les parts qu’ils détiennent dans la compagnie visée et attendre que quelqu’un d’autre entame un recours. De toute façon, si celui-ci produit des bénéfices, tous les actionnaires seront dédommagés également.»

Contrairement aux recours au civil, les recours en droit pénal sont entrepris par l’Autorité des marchés financiers, comme dans le cas des accusations récemment portées contre Vincent Lacroix. Des accusations cri-



Photos : Denis Bernier

Andrée De Serres

minelles pourraient également être déposées contre lui par le procureur général. Dans ce dernier cas de figure, toutefois, il est extrêmement difficile d’obtenir des condamnations, note Andrée De Serres. «En droit criminel, rappelle-t-elle, la preuve doit être établie hors de tout doute raisonnable.»

C’est ce qui explique la lenteur de l’enquête menée par la police dans l’affaire Norbourg et c’est pourquoi aucune accusation n’a été portée contre les ex-dirigeants de Nortel, qui auraient gonflé leurs résultats pour empocher des primes faramineuses alors que la compagnie se dirigeait tout droit vers le gouffre. «On vole un pain et on est un criminel, dit Ahmed Naciri. Mais la législation n’a pas ap-

Déceler les indices de la fraude financière

Pierre-Étienne Caza

Un éminent professeur de finance de l’Université de Chicago, Eugene Fama, débarque à l’aéroport en ce 19 octobre 1987. Des journalistes l’attendent pour recueillir ses commentaires concernant le krach boursier qui vient de se produire. «Qu’est-ce que vous allez faire?», lui demande l’un d’eux. «Je vais rentrer chez moi et je vous dirai ce que j’en pense dans cinq ans», répond-il. La morale de cette anecdote? «Il faut du recul pour analyser les phénomènes financiers. La cueillette de données et l’analyse de celles-ci sont au cœur de notre démarche», explique le professeur du Département des sciences comptables, Denis Cormier, titulaire de la nouvelle Chaire d’information financière et organisationnelle de l’UQAM, qui regroupe une dizaine de chercheurs canadiens et européens.

«Il ne s’agit pas uniquement de comptabilité, précise M. Cormier. Nous effectuons également des recherches sur la qualité et la pertinence de l’information non financière des entreprises, telles que leurs pratiques de gouvernance et leurs stratégies de communication, qui peuvent avoir un impact sur la crédibilité de l’information divulguée.»

Peut-on prévenir la fraude ?

Dans la foulée de certaines études américaines qui établissent un lien entre la fraude dans les états financiers et une mauvaise gouvernance, la chai-



Photo : Michel Giroux

Le professeur Denis Cormier du Département des sciences comptables, titulaire de la nouvelle Chaire d’information financière et organisationnelle de l’ESG.

re de M. Cormier a amorcé une étude portant sur une soixantaine d’entreprises qui ont dû retirer leurs actions du marché au cours des quatre dernières années pour cause de fraude, l’un des thèmes de recherche privilégié par la chaire. En consultant et en analysant toute les données publiques accessibles sur ces cas (états financiers, stratégies de communications et pratiques de gouvernance), les chercheurs tentent de déceler des signes avant-coureurs. Ils appliqueront ensuite ces indicateurs à des entreprises existantes pour vérifier s’il est possible de prévenir les cas de fraude.

Une autre étude, achevée celle-là, porte sur les nouvelles normes de vérification plus strictes auxquelles les firmes comptables sont dorénavant

pris à gérer les crimes financiers.» Et un sentiment d’impunité s’est installé. «La bonne nouvelle, ajoute le professeur, c’est que les choses commencent à changer.»

Manque de ressources

Le problème, souligne Andrée De Serres, «c’est qu’il faut des gens extrêmement qualifiés pour enquêter sur les crimes économiques. Des gens avec des maîtrises, qui comprennent à la fois les rouages de la comptabilité et du droit corporatif.» Or, même si la Gendarmerie Royale du Canada a créé une division spéciale pour enquêter sur les crimes économiques, les ressources manquent.

Un autre problème, ajoute la professeure, c’est que ces crimes impliquent rarement une seule personne. C’est tout un système qui est en cause. Les vérificateurs, les agences de cotation, les analystes financiers dans les banques, les courtiers en valeurs mobilières et même les firmes de relations publiques ont tous un intérêt à projeter une image positive de l’entreprise qui les enrichit. N’est-ce pas ce qui explique, quand les choses tournent mal, que personne ne voit rien?

Andrée De Serres croit qu’il faut établir une philosophie de rigueur en gestion des risques éthiques. De la même façon que le public et les actionnaires commencent à faire pression sur les entreprises et les gestionnaires

de fonds de placement pour une gestion plus respectueuse des droits sociaux et de l’environnement, il faut maintenant augmenter les exigences en matière de gestion des risques éthiques. «Même si cela a un coût, il faut que ce coût devienne une valeur pour l’entreprise ou le gestionnaire de fonds», explique la professeure. Quant aux administrateurs pris à manipuler des chiffres, «il faut les voir sortir du Palais de justice les menottes aux poings et savoir qu’ils en ont pour une bonne partie de leur vie en prison».

Pour mettre fin aux scandales, «il faut que la fraude devienne tellement risquée que les gens aient peur», renchérit Ahmed Naciri. Il faut également, selon lui, qu’on soit très sérieux dans la récupération des sommes détournées et qu’on retire aux administrateurs trouvés coupables toutes les richesses frauduleusement amassées. Enfin, lui aussi pointe le système. «Tous ceux qui veulent s’enrichir trop vite, y compris les actionnaires, sont un peu complices, dit-il. Les marchés poussent les entreprises à la corruption en leur imposant de croître indéfiniment, ce qui est impossible. Le vrai développement se construit sur des bases solides, il crée de la valeur et de la richesse. Je crois que les universités ont un rôle à jouer en amenant les futurs gestionnaires à réfléchir sur les finalités de la croissance.» ●

tables, et les réponses obtenues ont permis de conclure que les nouvelles normes permettent de mieux détecter les cas de fraude.»

Les impacts des stratégies de communication des entreprises intéressent également les chercheurs de la chaire. «Imaginez deux entreprises qui entrent en bourse, illustre M. Cormier. L’une présente à ses futurs actionnaires des prévisions de bénéfices pour les cinq prochaines années, tandis que l’autre joue de prudence et s’en abstient. Au moment du prochain rapport annuel, il est fort probable que la première sera tentée de jouer sur sa marge de manœuvre comptable afin de réduire l’écart entre ses prévisions et la réalité.» Il s’agit là d’un indicateur révélé par l’étude de M. Cormier et de son collègue Michel Magnan, de l’Université Concordia (publiée dans *le Journal of Financial Statement Analysis*, aux États-Unis). M. Cormier travaille présentement sur une étude semblable avec une collègue française.

Des retombées profitables

L’Autorité de marchés financiers, l’organisme de réglementation mis sur pied en février 2004 pour chapeauter le régime québécois d’encadrement du secteur financier, soutient les activités de recherche de la chaire par le biais de son *Fonds réservé à l’éducation des investisseurs et à la promotion de*

Suite en page 9 ►

Un happening philosophique de 24 heures!

Claude Gauvreau

Jean-Paul Sartre, l’un des plus célèbres philosophes du XX^e siècle, disait que la philosophie était une manière de vivre et qu’il fallait l’enseigner le plus tôt possible. Cette idée est au cœur de la deuxième édition de *La Nuit de la philosophie* qui se déroulera au pavillon Judith-Jasmin de l’UQAM, à compter de 10h le samedi 25 mars, jusqu’au lendemain matin.

Plus de 3 000 personnes, le double de l’an dernier, sont attendus à ce *happening* philosophique qui comprendra une centaine d’activités libres et gratuites : ateliers de discussion, lecture théâtrale, films, expositions, spectacle musical, jeux interactifs et vidéoconférences.

«*La Nuit de la philosophie* s’adresse tant aux connaisseurs qu’aux novices, lance Frédéric Legris, étudiant à la maîtrise en philosophie et l’un des organisateurs de l’événement. Nous voulons rendre la philosophie accessible au plus grand nombre en la faisant sortir de son cadre institutionnel. Il ne s’agit pas de faire de la pop-philosophie en proposant des recettes ou des réponses toutes faites, mais de soulever des questions et de stimuler la discussion et la réflexion autour d’enjeux sociaux, culturels et politiques actuels.»

Les organisateurs ont effectué une tournée dans les cégeps et les universités pour inviter les étudiants à soumettre des projets d’activités qui soient porteurs d’une réflexion philosophique et critique. Et la réponse fut enthousiaste. «Dans les régions de Montréal, Québec, Trois-Rivières et Sherbrooke, les étudiants ont déjà réservé des autobus pour participer à notre marathon philosophique», souligne Frédéric.

Une discipline vivante

Le projet d’organiser chaque année une nuit de la philosophie a germé dans la tête d’une dizaine d’étudiants de la maîtrise en philosophie, auxquels se sont joints des étudiants d’autres disciplines. «L’objectif au départ était de faire découvrir la philosophie à un public non philosophe et d’en faire la promotion sous toutes ses dimensions, explique Frédéric. Grâce aux conférences et ateliers de discussion, les gens pourront s’initier aux rudiments de la philosophie politique, de la philosophie de l’histoire, de l’esthétique ou de l’éthique.»

De nombreuses autres activités, à caractère ludique et interactif, sont aussi prévues au programme, poursuit Sindy Brodeur, membre du comité organisateur de l’événement, qui termine son bac en sexologie. «Le samedi, de 11h à 23h, des équipes formées d’étudiants de cégeps et d’universités mesureront leurs connaissances dans le cadre d’un quizz philosophique qui se tiendra à l’Agora du pavillon Judith-Jasmin. Puis, dans la nuit de samedi à dimanche, le public pourra assister à un spectacle de musique engagée mettant en vedette le groupe Masse poésie. Le lendemain matin, des étudiants présenteront une lecture théâtrale d’un



Photo : Denis Bernier

Sindy Brodeur, étudiante au bac en sexologie, et Frédéric Legris, étudiant à la maîtrise en philosophie, deux des organisateurs de *La Nuit de la philosophie*.

texte de Platon, *Le banquet*. Les comédiens, costumés, évolueront parmi le public auquel sera offert un vrai banquet en guise de déjeuner», explique Sindy.

Frédéric pour sa part soutient que la philosophie n’est pas une discipline abstraite et hermétique appartenant au passé ou ayant perdu sa raison

d’être à cause des progrès de la science, contrairement à ce que certains prétendent. «La philo peut être d’une grande utilité, que ce soit dans les recherches en neurosciences et en psychologie ou pour décrypter le discours des politiciens. Dans le cégep où j’effectue un stage en enseignement de la philo, les ados se posent plein de

Un nouveau volet international

- L’édition 2006 de *La Nuit de la philosophie* comporte un nouveau volet international. Sous le thème «Philosophie et dialogue des cultures», une série de vidéoconférences en provenance d’Europe et d’Afrique seront en effet présentées le 25 mars de 10h 30 à 14h;
- Des professeurs de philosophie de Paris, Bordeaux, Dakar, Ouagadougou, Yaoundé et Port-au-Prince seront en communication avec Montréal grâce au réseau des campus numériques de l’Agence universitaire de la Francophonie (AUF) qui appuie l’événement;
- Les professeurs et étudiants de ces capitales suivront en direct les conférences dans leur campus numérique respectif, tandis que le public de l’UQAM pourra interagir avec les intervenants. «Ce sera l’occasion de découvrir que la philosophie existe aussi en dehors des frontières de l’Occident», souligne Frédéric Legris.

questions, non seulement sur le sens de la vie, sur le bonheur, mais aussi sur la démocratie, notre système de gouvernement et la notion d’autorité. Ce sont là des interrogations de nature philosophique ! Questionner les idées reçues, ébranler les certitudes, voilà à quoi peut servir une philosophie actuelle et vivante», dit-il.

Élargir la place de la philo

La philosophie occupe une place trop étroite dans la société. On devrait commencer à l’enseigner dès le secondaire et cesser de remettre périodiquement en question sa pertinence au collégial, rappelle Frédéric. «Aujourd’hui, les cours obligatoires de philo au cégep ont été réduits de quatre à trois, alors qu’il en faudrait davantage.»

À la radio et à la télévision, les émissions de débats se multiplient mais les philosophes y sont rarement invités, renchérit Sindy. «Il est vrai aussi que certains font peu d’efforts pour intervenir dans l’espace public, se contentant d’enseigner, d’écrire des livres savants et de donner des conférences pour un public restreint de spécialistes, dit-elle. Pourtant, depuis

l’époque de l’Antiquité, l’activité philosophique a toujours impliqué un échange. C’était le cas quand Socrate et Platon ont inventé l’art de la dialectique en pratiquant le dialogue philosophique. Chose certaine, les gens qui viendront à *La Nuit de la philosophie* n’assisteront pas passivement à des cours magistraux. Ils seront conviés à participer aux discussions, à poser des questions et à livrer leurs réflexions sur toutes sortes de sujets.»

«Un jour, au cégep où j’enseigne, raconte Frédéric, un étudiant a dit à la blague à son prof de philo qu’il n’aimait pas son cours. *Pourquoi donc?* lui demande le prof. *Parce qu’avant d’assister à votre cours, j’étais toujours sûr de moi et tout allait bien dans ma vie. Maintenant, je n’arrête pas de me questionner,* lui a-t-il répondu en riant.»

Pour connaître le programme complet des activités de *La Nuit de la philosophie* et joindre les membres de l’organisation, on peut visiter le site Internet www.nuitdelaphilo.com ou composer le 987-3000, poste 0868 (local W-5295) ●

PUBLICITÉ

Lancement de la Chaire C.-A. Poissant

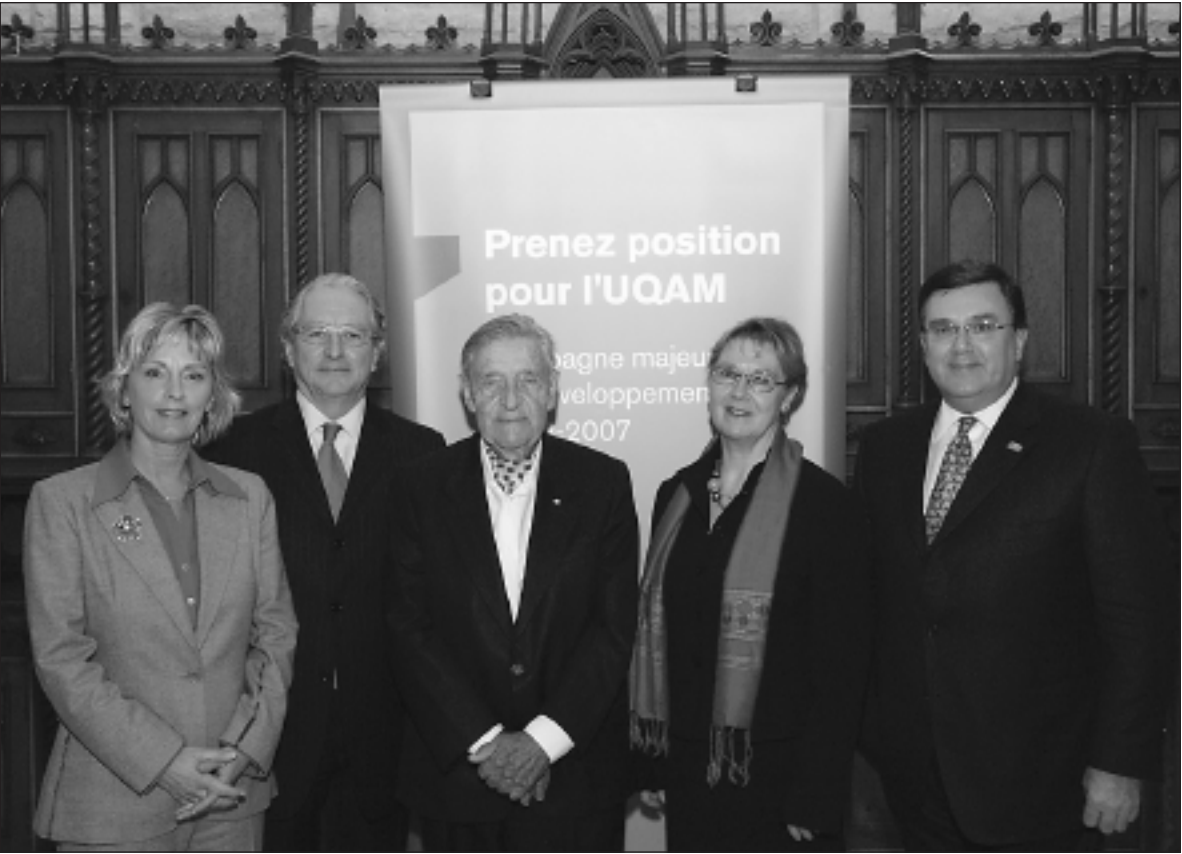


Photo : Nathalie St-Pierre

C'est la professeure Bonnie Campbell du Département de science politique qui dirigera la Chaire de recherche C.-A. Poissant sur la gouvernance et l'aide au développement, créée grâce à un don individuel de 500 000 \$ de M. Charles-Albert Poissant à la Fondation de l'UQAM. L'objectif premier de cette chaire sera d'étudier la transparence des flux d'aide et d'investissement en direction des pays du Sud et l'adéquation des stratégies de développement, apportant ainsi une contribution novatrice dans les domaines de la coopération et du déve-

loppement international.

Homme d'affaires aux préoccupations humanitaires, M. Poissant siège notamment aux conseils d'administration des fondations de l'Hôpital du Sacré-Cœur et de l'Hôpital du Saint-Sacrement. Durant les années 80, il fut parmi les premières personnes à appuyer la Fondation de l'Université dont il est un des membres d'honneur.

Signalons que la Chaire C.-A. Poissant organisera sa première conférence internationale, les **30 et 31 mars** prochains, sous le thème «Gouvernance et secteur minier : le défi congo-

lais». Dans sa prochaine édition, le journal publiera une entrevue avec Mme Bonnie Campbell, titulaire de la Chaire.

On aperçoit sur la photo, de gauche à droite, Mme Diane Veilleux, directrice générale de la Fondation de l'UQAM, M. Pierre Parent, vice-recteur aux Affaires publiques et au développement et secrétaire général, M. Charles-Albert Poissant, Mme Bonnie Campbell, titulaire de la Chaire C.-A. Poissant, et M. Pierre Roy, président du conseil d'administration de la Fondation de l'UQAM.

Îlot Voyageur Un projet responsable

C'est le recteur Roch Denis, en compagnie de l'un des architectes du projet de l'Îlot Voyageur Michel Languedoc, du vice-recteur aux Ressources humaines et aux affaires administratives Mauro Malservi et du directeur des investissements Nicolas Buono, qui a fait une présentation de ce vaste projet immobilier, le 17 mars dernier, à quelque 200 personnes de la communauté universitaire.

Rappelons que ce projet contribuera à réduire de façon significative le déficit chronique d'espace que vit l'UQAM et à revitaliser le patrimoine bâti du Quartier latin. Les principaux aspects du projet aux plans immobilier, environnemental et financier ont été abordés avec images électroniques à l'appui, montrant de très belles maquettes architecturales des différentes composantes.

Étaient invités à cette présentation les membres du Comité institutionnel chargé du suivi du projet de l'Îlot Voyageur, le personnel des unités qui logeront dans le futur pavillon universitaire, les directions académiques et administratives de l'Université et de la TÉLUQ, des représentants de la Fondation de l'UQAM, des représentants étudiants ainsi que des représentants des syndicats et associations de travail.

Cette séance d'information a été suivie d'une période d'échanges au cours de laquelle le recteur tenait à entendre les points de vue et réflexions des membres de la communauté. M. Denis s'est dit heureux de pouvoir partager avec le groupe les objectifs poursuivis par cet important projet d'avenir pour l'UQAM.



Photo : Aedifica + TPL Architecture

Vue du futur pavillon institutionnel et de l'édifice à bureaux à partir de la rue Sainte-Catherine.

► JEUX VIDÉO – Suite de la page 5

12 ans. Mis au point par Jennifer Jenson, professeure de pédagogie et de technologie à la Faculté d'éducation de l'université York, en collaboration avec Suzanne de Castell, de la Faculté d'éducation de l'université Simon Fraser, ce jeu porte sur les maladies infectieuses comme le sida, le virus du Nil et la grippe aviaire. Tout en s'amusant, les jeunes peuvent acquérir des notions de base sur la transmission et la prévention de ces maladies.

Plusieurs autres jeux devraient suivre dans le sillage de *Contagion*. «À SAVIE, nous travaillons à mettre au point des coquilles de jeux vidéo, explique Louise Sauvé. On se base sur les grands classiques comme le tic-tac-toe

ou les serpents et les échelles pour bâtir des plates-formes électroniques. Les enseignants, même s'ils ne connaissent à peu près rien à l'informatique, n'auront qu'à insérer leurs questions ou encore des images ou des clips vidéo.»

Ainsi, l'enseignant pourra monter un jeu en une heure environ, avec un minimum d'efforts. Jusqu'à maintenant, cinq coquilles ont été développées. Elles pourront servir non pas exclusivement à l'enseignement de connaissances dans le secteur de la santé, mais aussi en mathématiques, en français, en anglais, bref, dans toutes les matières. «Le défi, c'est de miser sur l'aspect ludique tout en at-

teignant les objectifs pédagogiques», précise Louise Sauvé.

Mis à part les jeunes, les chercheurs du réseau SAGE ont dans leur mire les étudiants en médecine ou autres futurs professionnels de la santé, les travailleurs du milieu communautaire ainsi que le public en général. Pour les étudiants en sciences infirmières par exemple, les chercheurs ont mis au point une plateforme de jeu qui permet de simuler des patients virtuels à partir de cas cliniques réels. Grâce à cette plate-forme électronique et à Internet, les apprenants, même s'ils sont éloignés géographiquement, peuvent travailler ensemble pour résoudre le cas en jouant

chacun un rôle différent.

Changer les mentalités

Financé jusqu'en 2007 par le Conseil de recherches en sciences humaines dans le cadre du programme Initiative de la nouvelle économie, le réseau SAGE mise sur les technologies de l'information et des communications non seulement pour mettre au point des jeux vidéo, mais aussi pour maximiser le travail de ses propres chercheurs. «Nous avons développé des plates-formes électroniques pour notre usage où sont versés les travaux de chacun, de façon à faciliter les échanges, explique Louise Sauvé. Les chercheurs collaborent très bien d'un bout à

l'autre du Canada, dans les deux langues officielles. Toutes nos réunions se déroulent en français et en anglais, avec traduction simultanée lorsque nécessaire.»

Hormis les défis technologiques et pédagogiques qu'ils devront surmonter, Louise Sauvé pense que les spécialistes qui forment le réseau SAGE auront du travail à faire pour changer les mentalités à l'égard des jeux vidéo. «Les jeux sont très souvent interdits dans les écoles parce qu'ils sont jugés dérangeants, généralement avec raison. Il faudra faire la preuve que certains peuvent être utiles et même souhaitables.» ●

► MOLYVOS – Suite de la page 6

...et quelques chocs culturels

Molyvos, c'est deux villages en un, dit Sarah. Celui du haut où les habitants ne parlent ni français, ni anglais et préfèrent demeurer dans leurs foyers. Et celui du bas, zone commerciale peuplée surtout d'hommes qui occupent les cafés, terrasses et restaurants. «Bizarrement, je ne me suis jamais sentie aussi femme qu'à Molyvos. Les hommes étaient charmants, galants et respectueux. Le contact fut plus difficile avec les résidentes de l'île, peut-être parce qu'elles percevaient la présence d'autres femmes comme une menace», raconte-t-elle.

Malgré la barrière de la langue, les étudiants ont réussi à développer des

modes de communication par signes et par gestes, notamment avec les jeunes Grecs. Et l'un d'eux est même venu visiter Sarah à Montréal l'automne dernier. «Nous étions très attendus par les villageois habitués à recevoir des touristes allemands et hollandais qui, pour la plupart, sont de passage une semaine ou deux. Quant à nous, nous avons eu le temps en deux mois de développer des liens, avec eux et entre nous. Depuis notre retour au Québec, nous nous sommes revus dans le cadre de soupers et même d'un Noël grec!»

Des chocs culturels, Sarah en a vécu quelques-uns au cours de son séjour. «Au Québec, le rythme de vie est trépidant et nos journées, comme nos

vies, sont compartimentées. Là-bas, tout est au ralenti. Le temps s'étire et il n'y a pas de murs étanches entre les sphères du travail, de la famille et des amis. Les Grecs aiment aussi beaucoup fêter et danser. Pour eux, le corps et l'esprit forment un tout indissociable.»

Il est clair qu'elle retournera dans ce pays qui l'a conquis, probablement en 2007. «J'ai aussi l'intention de faire des études de doctorat et le sujet de ma thèse aura sûrement un lien avec la Grèce», lance-t-elle avec conviction ●

► FRAUDE – Suite de la page 7

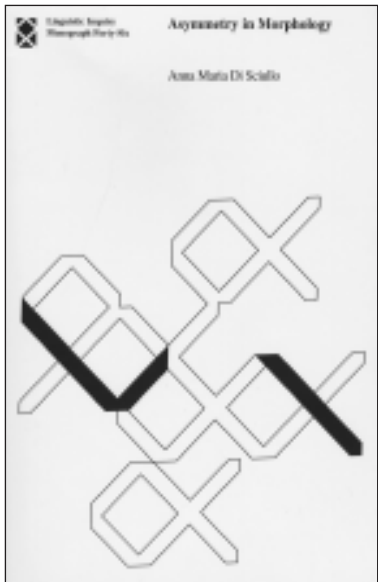
la gouvernance. Selon M. Cormier, le souhait de l'Autorité, principal partenaire de la chaire, est que les résultats des recherches puissent servir à édifier de nouvelles normes.

La chaire compte également sur l'appui financier de trois firmes comptables (KPMG; PricewaterhouseCoopers; Samson Bélair/Deloitte & Touche) et de l'Institut des Vérificateurs Internes de Montréal. Ce dernier s'est engagé à offrir deux bourses d'études de 5 000 \$ durant une période de cinq ans. Elles sont offertes à des étudiants de maîtrise ou de doctorat en sciences humaines, en science politique et droit ou en sciences de la gestion.

En plus de procurer du financement aux étudiants par le biais de contrats d'assistantat de recherche, la chaire souhaite accueillir des conférenciers de renommée internationale et organiser un colloque bi-annuel. «Toute cette infrastructure incitera peut-être des étudiants à choisir des sujets de mémoire et de thèse liés à nos activités de recherche», espère M. Cormier. Un lancement officialisera la création de la Chaire d'information financière et organisationnelle au début du mois d'avril et un site Internet devrait voir le jour sous peu ●

L'asymétrie en morphologie

Dans son dernier ouvrage, *Asymmetry in Morphology*, Anna Maria Di Sciullo, professeure au Département de linguistique, propose que l'asymétrie, c'est-à-dire l'irréversibilité d'une paire d'éléments dans un ensemble ordonné, est une propriété intrinsèque des relations morphologiques. Suivant son argumentation, selon laquelle l'asymétrie est la caractéristique centrale des relations morphologiques, les objets morphologiques seraient des objets réguliers de la grammaire, tout comme les objets syntaxiques et phonologiques. Ceci contraste avec l'hypothèse traditionnelle selon laquelle la morphologie est irrégulière, donc non soumise à des régularités intrinsèques de forme et d'interprétation.

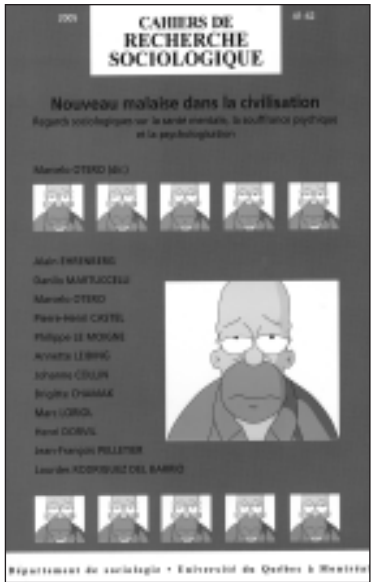


Di Sciullo propose que la propriété asymétrique des relations morphologiques fait partie de la faculté du langage. Elle propose une théorie de la grammaire, soit la théorie de l'asymétrie, selon laquelle les opérations génériques ont des instanciations spécifiques dans des dérivations parallèles de l'espace computationnel. Elle postule que les relations morphologiques et syntaxiques partagent une propriété, soit l'asymétrie, mais différent quant aux autres propriétés de leurs primitives, de leurs opérations et de leurs représentations d'interfaces. Pour appuyer sa théorie, Di Sciullo offre des preuves empiriques provenant d'une variété de langues, dont l'anglais, le grec moderne, les langues africaines, les langues romanes, les langues slaves et le turc. Publié par MIT Press.

Regards sur la santé mentale

Le dernier numéro des *Cahiers de re-*

cherche sociologique est consacré au «nouveau» malaise dans la civilisation, caractérisé dit-on par l'expansion du domaine de la santé mentale, la diffusion tous azimuts de la souffrance psychique, la montée du phénomène de la psychologisation des rapports sociaux, ou l'augmentation de la consommation de médicaments psychotropes.



Publié sous la direction du professeur Marcelo Otero (sociologie), le numéro 41-42 réunit les contributions de divers auteurs qui présentent trois traits communs : 1) la volonté de remplacer ces phénomènes dans un contexte sociologique plus large; 2) le rejet de toute tentation nostalgique (le bon vieux temps de la psychanalyse); 3) l'absence de leçons morales à donner aux lecteurs (comment se délivrer de telle ou telle aliénation, transformer son problème de santé mentale en lutte politique, etc.).

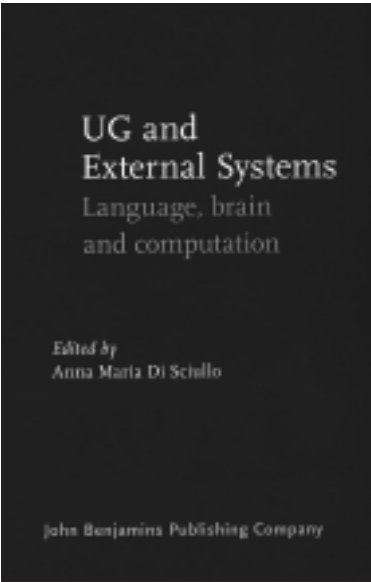
Selon Marcelo Otero, l'univers des discours et des pratiques d'intervention dans le domaine de plus en plus large de la santé mentale constitue un lieu d'observation privilégié de différentes transformations dans les sociétés contemporaines. Les *Cahiers de recherche sociologique* sont publiés par le Département de sociologie.

Les dessous du langage

Préparé sous la coordination d'Anna Maria Di Sciullo, professeure au Département de linguistique, *UG and External Systems : Language, Brain and Computation* explore l'interaction de la grammaire avec les systèmes d'interfaces, soit le conceptuel intentionnel et le sensori-moteur. Les articles de la section *Language* incluent

des analyses configurationnelles des propriétés d'interfaces des descriptifs, des regroupements de clitiqes, des impératifs, des constructions conditionnelles, des constructions déplacées, ainsi que des asymétries dans la structure des syllabes et des pieds.

La section *Brain* aborde des questions liées à l'acquisition et à la compréhension du langage par les humains : l'acquisition des composés, l'acquisition de l'article défini, l'asymétrie sujet/objet dans la compréhension des questions liées au discours comparativement aux questions qui ne le sont pas, l'évidence de l'existence des asymétries syntaxiques dans la langue des signes américaine (ASL), l'acquisition des types de voyelles et le rôle du changement d'accent dans la détermination de la fin d'une phrase.

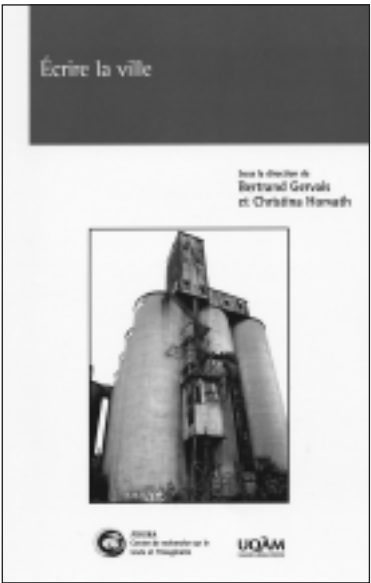


Les articles dans la section *Computation* présentent différentes perspectives sur la manière d'implémenter les propriétés de la Grammaire Universelle dans un parseur : l'implémentation des différentes théories incluant la sélection configurationnelle, l'incorporation et le minimalisme, et le rôle des approches statistiques et quantitatives dans le traitement des langues naturelles.

Ville et fictions

«Bien plus qu'un simple décor, la ville est un personnage à part entière dans la littérature et l'art contemporains.» Sous la direction de Christina Horvath et Bertrand Gervais, professeur au Département d'études littéraires, les textes de la douzaine de chercheurs du recueil *Écrire la ville* («Figura»/UQAM) tentent de répondre

à l'interrogation posée en début d'ouvrage : «Les principales formes d'expression de notre temps, tels que le roman, le film ou la bande dessinée, sont-elles capables de rendre compte de nos expériences quotidiennes de la ville?»



La première partie, intitulée «Villes-textes», propose des lectures de la ville en tant qu'espace sémiotique, tandis que «Ville en images», la seconde partie, s'intéresse aux représentations visuelles, musicales ou architecturales de la ville. On y aborde notamment l'œuvre de David Lynch, les films noirs, le cinéma irlandais, la bande dessinée et les textes liés au concours d'architecture organisé pour la reconstruction du *World Trade Center*.

Ce recueil est issu des travaux de *Figura*, le Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, qui réunit des chercheurs du domaine des études littéraires et cinématographiques qui travaillent à la croisée des théories contemporaines et de l'analyse de textes, de la création littéraire et des expérimentations hypermédiatiques.

Pour un consommateur réfléchi

«Nous consommons trop et nous consommons mal», écrit Benoît Duguay, professeur au Département d'études urbaines et touristiques, en amorce de son nouvel ouvrage intitulé *Consommation et image de soi – Dis-moi ce que tu achètes...* publié aux éditions Liber. Dans la foulée des mouvements contemporains tels que la simplicité volontaire et les casseurs de pub, l'auteur évite l'écueil de s'en prendre à la *société de consommation*

pour centrer son propos sur le *consommateur* et ses responsabilités à l'égard de la consommation.

«Consommer est une habitude dont on peut difficilement se défaire parce qu'elle est étroitement liée à l'image qu'on a de soi. Pour certains, elle devient même compensatoire, une façon de rehausser l'estime de soi, de projeter une image plus favorable», écrit-il. Pourquoi consomme-t-on? Comment cela fonctionne-t-il? Quelles sont les motivations qui déclenchent l'achat? Que recherche l'acheteur dans un produit? Pourquoi certaines personnes semblent-elles consommer de manière compulsive? L'auteur propose des réponses à toutes ses questions en écorchant au passage les théoriciens du marketing qui tentent de nous faire croire que les besoins de consommation sont innés. Plutôt que de parler de «besoins», il propose le concept plus approprié d'«attentes».



Benoît Duguay est également chercheur associé à la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain.

LUNDI 20 MARS

Département de psychologie

Conférence : «La passion envers son travail : les deux côtés de la médaille», de 12h30 à 14h.
Conférencière : Nathalie Houlfort, titulaire d'un doctorat en psychologie, Université McGill et professeure à l'École nationale d'administration publique (ENAP).
Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-1950.
Renseignements :
Carole Desrochers
987-3000, poste1454
desrochers.carole@uqam.ca

MARDI 21 MARS

CELAT-UQAM (Centre interuniversitaire sur les lettres, les arts et les traditions)

Conférence : «Une variante sur la même toune : Gérald Leblanc, Moncton Mantra et le Québec», de 12h30 à 14h.
Conférencière : Catherine Leclerc, professeure, Département de langue et littérature françaises, Université McGill.
279 Ste-Catherine Est, salle DC-2300.
Renseignements :
Caroline Désy
987-3000, poste 1664
desy.caroline@uqam.ca

Faculté des arts

Conférence : «Quasar : la danse contemporaine au Brésil», de 12h30 à 14h.
Conférencière : Suzane Weber.
Pavillon Judith-Jasmin, salle J-1916.
Renseignements :
Anne-Louise Fortin
987-3000, poste 8207
brasil@uqam.ca
www.unites.uqam.ca/bresil

GEIRSO (Groupe d'étude sur l'Interdisciplinarité et les Représentations sociales)

Conférence : «Représentations du médicament et conduites thérapeutiques : l'ancrage subjectif et social de la chronicité», de 14h à 15h30.
Conférencière : Christine Loignon, agente de recherche, Faculté de médecine, Université de Montréal.
Pavillon Hubert-Aquin, salle A-1340.
Renseignements :
Christine Thoër-Fabre
987-3000, poste 4566
thoer.christine@uqam.ca

IEIM et CRIEC

Conférence : «Diversité, racisme et droits des peuples autochtones», de 18h30 à 20h30.
Conférencier : Rodolpho Stavenhagen, professeur, Département de sociologie, El Colegio de Mexico, Studio théâtre Alfred-Laliberté (J-M400).
Renseignements :
Ann-Marie Field
987-3000, poste 3318
criec@uqam.ca
www.criec.uqam.ca

MERCREDI 22 MARS

SEUQAM

Conférence : «La place des femmes dans le mouvement syndical au Québec», de 12h à 14h.
Nombreuses conférencières.

Pavillon Thérèse-Casgrain, salle W-R520.
Renseignements :
Gaëtane Lemay
987-3000, poste 6637
lemay.gaetane@uqam.ca

Département de psychologie

Conférence : «Le sudoku vu de l'intérieur : périple d'un explorateur», de 12h30 à 14h.
Conférencier : Fabien Savary, titulaire d'un doctorat en psychologie du développement cognitif, UQAM et d'un post-doctorat en psychologie cognitive, Université de Princeton, États-Unis.
Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-2901.
Renseignements :
Carole Desrochers
987-3000, poste1454
desrochers.carole@uqam.ca

IREF (Institut de recherches et d'études féministes)

Conférence : «Sortir du placard au boulot – Pourquoi dire son homosexualité au travail», de 12h30 à 14h.
Conférencier : Mathieu Latour, assistant de recherche, Équipe de recherche Homosexualité et environnement de travail; animatrice : Line Chamberland, professeure associée, IREF.
Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-1950.
Renseignements :
Céline O'Dowd
987-3000, poste 6587
iref@uqam.ca
www.iref.uqam.ca

Service de formation continue

Conférence : «Les aliments contre le cancer», 19h à 20h30.
Conférencier : Richard Béliveau, professeur, Département de chimie, titulaire de la Chaire de prévention et traitement du cancer.
Collège Champlain, 900, Riverside, Longueuil, salle G156.
Renseignements :
Isabelle M'Bengue
987-3000, poste 1558
m'bengue.isabelle@uqam.ca

JEUDI 23 MARS

Chaire de recherche du Canada en mondialisation, citoyenneté et démocratie

Conférence : «À la suite de l'adoption par l'UNESCO de la convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles, quels sont les nouveaux enjeux?», de 12h30 à 14h.
Conférencière : Louise Beaudoin, professeure associée, Département d'histoire et chercheure associée à la Chaire MCD.
Pavillon Hubert-Aquin, salle A-5020.
Renseignements :
Pierre-Paul St-Onge
987-3000, poste 4897
st-onge.pierre-paul@uqam.ca
www.chaire-mcd.ca

UQAM Générations

Conférence : «L'enseignement de l'histoire au Québec», de 13h30 à 15h30.
Conférencier : Robert Comeau, professeur, Département d'histoire et

titulaire de la Chaire Hector-Fabre d'histoire du Québec.
Pavillon Maisonneuve, salle B-R200.
Renseignements :
Chantal Lebeau
987-3000, poste 7784
lebeau.chantal@uqam.ca
www.generations.uqam.ca

VENDREDI 24 MARS

GRAVE-ARDEC (Groupe de recherche et d'action sur la victimisation des enfants et Alliance de recherche sur le développement des enfants dans leur communauté)

Conférence : «L'impact des traumatismes émotionnels et physiques chez les enfants», de 9h30 à 12h.
Conférenciers : Louise Éthier et Pierre Nolin, professeurs en psychologie, UQTR.
Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-R510.
Renseignements :
Catherine Adam
987-3000, poste 4748
adam.catherine@uqam.ca

CRISES (Centre de recherche sur les innovations sociales)

Conférence : «Public Policy and the Social Economy in the United Kingdom», de 10h à 12h.
Conférencier : Gill Seyfang, Senior Researcher, University of East Anglia, United Kingdom.
Pavillon Saint-Denis, salle AB-2210.
Renseignements :
Hélène Gélinas
987-3000, poste 4458
crises@uqam.ca
www.crises.uqam.ca

LUNDI 27 MARS

Faculté des sciences

«Collecte de sang d'Héma-Québec au Coeur des sciences de l'UQAM».
Pavillon Sherbrooke, salle SH-4800, jusqu'au **31 mars** de 11h à 17h.
Renseignements :
Jenny Desrochers
987-3000, poste 7730
desrochers.jennifer@uqam.ca
www.hema-quebec.qc.ca

IEIM (Institut d'études internationales de Montréal)

Table ronde : «La diversité culturelle : effet de mode ou mouvement de fond?», de 18h30 à 20h30.
Conférenciers : Pierre Bosset, directeur de la recherche et de la planification à la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse; Micheline Labelle, directrice du CRIEC.
Pavillon Sherbrooke, salle SH-2800.
Renseignements :
Domynyck Therrien
987-3000, poste 3667
therrien.dominique@uqam.ca
www.ieim.uqam.ca

MERCREDI 29 MARS

RESEAU ESG-UQAM

Conférence DUO: «Le futur imparfait des fonds de retraite à prestation déterminée», à 17h30.
Conférenciers : Scott K. Hayman, vice-président, Investissements et arbitrage, Kruger inc. et Miville Tremblay, directeur, Marchés financiers Bureau de Montréal, Banque du Canada.
Pavillon de design, salle DE-R200.
Renseignements :
Claire Joly
987-3010
joly.claire@uqam.ca
reseau.esg.uqam.ca/

Association des étudiants des cycles supérieurs en droit

Colloque : «Carrières internationales», de 10h à 16h.
Nombreux participants.
Pavillon Judith-Jasmin, Foyer de la salle Marie-Gérin-Lajoie (J-M400).
Renseignements :
Faiza Kadri
369-2233, poste 24
aecsd_uqam@yahoo.ca

JEUDI 30 MARS

CEDIM (Centre d'étude sur le droit international et la mondialisation)

Colloque : «L'enseignement clinique pour consolider la protection des droits humains», jusqu'au **31 mars**,

de 9h à 17h30.
Nombreux participants.
Pavillon Judith-Jasmin, salle J-2805.
Renseignements :
Aurélie Arnaud
987-3000, poste 7933
cedim@uqam.ca
www.cedim.uqam.ca

CEPES (Centre d'études des politiques étrangères et de sécurité)

Conférence : «Analyse des élections législatives en Ukraine : que reste-t-il de la révolution orange?», de 12h30 à 14h.
Conférenciers : Dominique Arel, titulaire de la Chaire en études ukrainiennes; Yann Breault, doctorant, science politique, UQAM.
Pavillon Hubert-Aquin, salle A-1715.
Renseignements :
Mélanie Pouliot
987-3000, poste 8929
cepes@uqam.ca
www.er.uqam.ca/nobel/cepes/

VENDREDI 31 MARS

Association des étudiants-es de maîtrise et de doctorat en communication

Colloque interuniversitaire des chercheurs en communication du Québec : «Culture et image : Crise identitaire?», jusqu'au **1^{er} avril**.
Pavillon Judith-Jasmin, salle J-3805.
Renseignements :
Patrick Ducharme
987-3000, poste 6747
aemdc@uqam.ca
www.colloquecommunication.blogspot.com

Réseau socioprofessionnel en stratégies de production

«Journée carrière», de 11h30 à 18h15.
Pavillon Hubert-Aquin, salle A-2030.
Renseignements :
Catherine Lussier
987-3000, poste 1446
assistant_strategiesprod@yahoo.ca
reseauxsocioprofessionnels.uqam.ca/

CIRST (Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie)

Conférence : «Le projet de la cybernétique a-t-il réussi?», de 12h30 à 14h.
Conférencier : Serge Proulx, professeur, École des médias, UQAM.
Pavillon Thérèse-Casgrain, salle W-3235.
Renseignements :
Marie-Andrée Desgagnés
987-3000, poste 4018
cirst@uqam.ca
www.cirst.uqam.ca

Formulaire Web

Pour nous communiquer les coordonnées de **vos événements**, veuillez utiliser le formulaire à l'adresse suivante :
www.unites.uqam.ca/evenements/inscription_activites.htm
10 jours avant la parution.
Prochaines parutions :
3 et 18 avril 2006.

Première édition de l'Annuelle de l'École des médias de l'UQAM

L'École des médias de l'UQAM lancera, les 21 et 22 mars prochain, la première édition de son *Annuelle*, en présentant au public les réalisations de ses étudiants et de ses professeurs en cinéma, journalisme, médias interactifs, stratégies de production culturelle et médiatique, et télévision. La programmation détaillée se trouve à l'adresse suivante :
www.facom.uqam.ca

21 mars et 22 mars.

Salle Marie-Gérin-Lajoie, salle J-M400.

• • •

Table ronde sur la qualité du français écrit et parlé au Québec
Toujours dans le cadre de l'*Annuelle* de l'École des médias, le Secrétariat à la politique linguistique organise une table

ronde ayant pour titre «Connaître le français pour travailler dans les médias : un peu, beaucoup, parfaitement?». Sept invités, au cœur de l'action et de la question, débattront du sujet : Catherine Perrin, Radio-Canada, Carole Beaulieu, *L'Actualité*, Candide Proulx, CISM-FM et Radio-Canada, Mathieu Dugal, Télé-Québec et Radio-Canada, Alain Bourgeois, Agence Marketel, Renel Bouchard, Le Canada français et Antoine Char, professeur en journalisme à l'UQAM. Le débat sera animé par la journaliste Françoise Guénette.

22 mars, de 16h à 17h30.

Studio Alfred-Laliberté.
Pavillon Judith-Jasmin, salle J-M400.

Hommage à un maître de la couleur

Claude Gauvreau

Pour plusieurs personnes, l’artiste québécois Robert Wolfe (1935-2003) demeure encore largement méconnu. Pourtant, ce peintre, graveur et enseignant des arts a été, au cours des 40 dernières années, une figure importante de la scène artistique au Québec.

Afin de permettre au grand public de le (re)découvrir, la Grande Bibliothèque du Québec présente, du 28 mars au 17 septembre, la première rétrospective de ses œuvres qui rassemble plus de 90 estampes, tableaux et dessins. «Robert Wolfe a beaucoup exposé pendant sa carrière. Pour la première fois, il sera possible de saisir son travail dans son ensemble et de l’évaluer en regard du développement de l’art au Québec, depuis le début des années 60 jusqu’à la fin des années 90», souligne Laurier Lacroix, commissaire de l’exposition et professeur au Département d’histoire de l’art.

La personnalité peu flamboyante de Robert Wolfe ne l’incitait guère à se placer à l’avant-plan. «Mais pour ceux qui ont suivi la scène artistique dans les années 70, son souvenir évoque ces jeunes créateurs qui ont transformé le paysage de l’estampe à Montréal, explique M. Lacroix. Et pour les personnes qui ont été attentives au développement de la peinture pendant les années 80, les expositions régulières de ses œuvres à la Galerie Graff servent de points de repère.»

L’idée de cette rétrospective est née en 2000, peu avant le décès de l’artiste, dont la majeure partie des estampes faisait partie des collections de la Bibliothèque Nationale du Québec. «Robert Wolfe savait que l’inauguration de l’exposition aurait lieu sans lui, écrit la directrice de la Grande Bibliothèque, Lise Bissonnette, dans le catalogue accompagnant l’événement. Il se disait simplement heureux d’être le premier



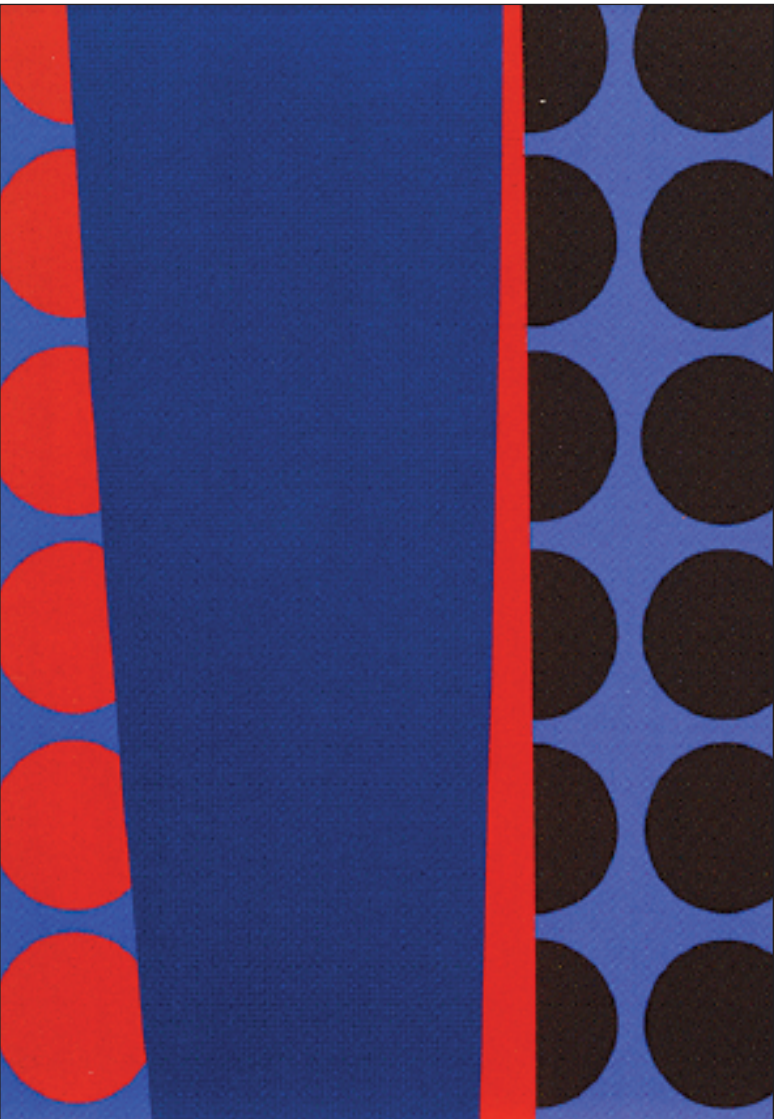
Taureau déguisé, 1965.

artiste dont l’œuvre occuperait des espaces alors en construction.»

Fasciné par la lumière

Artiste protéiforme, Robert Wolfe a touché avec bonheur à la peinture, au dessin, à la gravure et à la sculpture-céramique. Il disait que la lumière le fascinait, rappelle Laurier Lacroix. «C’est avant tout la recherche sur la couleur, et le travail qu’elle permet sur les formes, les volumes et le mouvement de l’image, qui guidait son éner-

gie créatrice et a défini son œuvre.» Wolfe s’intéressait aussi aux qualités formelles du tableau et aimait explorer les bordures, les échelles de profondeur et les plans. «Il a développé une production à l’abri des tendances dominantes. Si l’on reconnaît que son travail s’élabore dans la foulée du postautomatisme et de l’apport des Plasticiens, son art intègre le geste et la ligne, la matière et la couleur, d’une manière différente de celles que l’on remarque chez les te-



Pastilles brunes, 1974.

nants de ces mouvements», précise l’historien.

Graveur novateur, Wolfe a redonné ses lettres de noblesse à la linogravure et à la sérigraphie à une époque – les années 60 – où ces procédés étaient mal vus parce que considérés comme trop commerciaux. Au tournant des années 70, il participe à l’aventure de la création de la Galerie Graff, centre de conception et de diffusion graphique, et s’engage dans des coopératives et collectifs d’artistes dont les interventions publiques agitent alors le milieu de l’art montréalais.

À la fin de la décennie 70, à la suite d’un périple en Asie et en Afrique, Wolfe présente à la galerie de l’UQAM l’exposition *Noir est l’espace blanc*, étape marquante dans sa carrière qui lui fait redécouvrir la couleur, explique M. Lacroix.

Un enseignement libre

Parallèlement à son travail de création, Robert Wolfe a consacré beaucoup de temps et d’énergie à la pratique de l’enseignement. En 1961, il obtient un poste de professeur à l’École des beaux-arts de Montréal où il donne des cours de dessin, de composition, de gravure et de techniques mixtes en peinture. Puis, à partir de 1969, il enseigne à l’UQAM jusqu’en 1994, année de sa retraite.

Son enseignement était très libre, observe Laurier Lacroix. «Ce n’était pas quelqu’un qui faisait faire du Wolfe à ses étudiants. Plutôt que de transmettre des recettes ou des formules, il préférait créer un environnement permettant à chacun d’aller au bout de soi.»

Robert Wolfe occupe une place particulière dans l’histoire de la peinture au Québec, affirme le professeur. «Peu d’artistes sont restés fidèles, comme lui, à la peinture, dans une période marquée par l’essor des arts technologiques et médiatiques. Il aura travaillé jusqu’au bout la matière, la forme et l’énergie de la couleur.»

«L’art vise en grande partie à découvrir les peurs qui nous bouleversent et à s’exprimer à partir d’elles, disait Robert Wolfe. Le travail que l’on fait c’est pour se retrouver une journée sur un lit, à quelques minutes de la mort pour se dire : j’ai fait ce que je devais faire.» ●



Fend le vent, 1988.



Hériz, 2003.